

Quand le coeur a ses raisons Petite histoire d'un retour en classe en pleine pandémie

Valérie Dubuc, B.Ed.

Volume 12, numéro 1, automne 2022

La gestion de classe : une tâche complexe à maîtriser

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1097631ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1097631ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Conseil pédagogique interdisciplinaire du Québec

ISSN

1927-3215 (imprimé)

1927-3223 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubuc, V. (2022). Quand le coeur a ses raisons : petite histoire d'un retour en classe en pleine pandémie. *Apprendre et enseigner aujourd'hui*, 12(1), 64–66. <https://doi.org/10.7202/1097631ar>

Résumé de l'article

En juillet 2020, au coeur même de la crise mondiale, j'ai décidé de faire le saut vers la conseillanc en adaptation scolaire, laissant derrière moi près de dix-huit années d'enseignement au niveau secondaire. Ce fut un choix des plus déchirants, car mes motivations à quitter la salle de classe n'étaient aucunement reliées à mon milieu ou à mes élèves. Durant toutes ces années, chaque fois qu'on me demandait « comment je faisais pour enseigner aux ados », je répondais simplement que ma connexion avec eux avait toujours été naturelle et surtout, empreinte d'empathie et de bienveillance. Leur vivacité, leurs passions, leurs désirs de justice et d'équité, tout autant que les superbes discussions ayant forgé le coeur de mes cours m'ont toujours fait vibrer. J'adorais enseigner aux adolescents, même aux « full ados » qui roulaient leurs yeux sans arrêt, à ceux et celles qui me remettaient toujours en question et aux élèves qui pouvaient faire dérailler mes leçons en 5 minutes! Je n'ai donc pas quitté l'enseignement à cause d'eux, mais plutôt parce que j'avais, moi aussi, un désir grandissant de justice et d'équité pour tous nos élèves et que j'avais le sentiment profond d'avoir épuisé toutes mes ressources comme enseignante.

Quand le cœur a ses raisons

Petite histoire d'un retour en classe en pleine pandémie



VALÉRIE DUBUC, B.Ed.

Valérie Dubuc est bachelière de l'Université du Québec à Montréal en enseignement du français langue seconde depuis 2003 et complète actuellement sa maîtrise en adaptation scolaire et sociale à l'Université de Sherbrooke. Elle a enseigné au secondaire pendant près de 18 ans et occupe maintenant un poste de conseillère en adaptation scolaire à la Commission scolaire Riverside. Elle est aussi coprésidente du Special Needs Network of Anglophone Professionals (SNNAP). Elle s'intéresse à la formation initiale des enseignants auprès des élèves en difficulté ainsi qu'aux pratiques innovantes en lien avec l'inclusion scolaire et la diversité.

En juillet 2020, au cœur même de la crise mondiale, j'ai décidé de faire le saut vers la conseillère en adaptation scolaire, laissant derrière moi près de dix-huit années d'enseignement au niveau secondaire. Ce fut un choix des plus déchirants, car mes motivations à quitter la salle de classe n'étaient aucunement reliées à mon milieu ou à mes élèves. Durant toutes ces années, chaque fois qu'on me demandait « comment je faisais pour enseigner aux ados », je répondais simplement que ma connexion avec eux avait toujours été naturelle et surtout, empreinte d'empathie et de bienveillance. Leur vivacité, leurs passions, leurs désirs de justice et d'équité, tout autant que les superbes discussions ayant forgé le cœur de mes cours m'ont toujours fait vibrer. J'adorais enseigner aux adolescents, même aux « full ados » qui roulaient leurs yeux sans arrêt, à ceux et celles qui me remettaient toujours en question et aux élèves qui pouvaient faire dérailler mes leçons en 5 minutes! Je n'ai donc pas quitté l'enseignement à cause d'eux, mais plutôt parce que j'avais, moi aussi, un désir grandissant de justice et d'équité pour tous nos élèves et que j'avais le sentiment profond d'avoir épuisé toutes mes ressources comme enseignante.

Avance rapide à février 2022 : la pénurie d'enseignants a finalement réussi à se faufiler à l'intérieur des murs de notre commission scolaire. Je suis donc l'une de celles qui doivent retourner enseigner et partager des groupes qui, depuis septembre, ont dû vivre le départ de cinq enseignants dans la même matière. N'ayant pas enseigné en classe depuis 2 ans, mes collègues et moi avons assurément embarqué dans l'aventure, les épaules bien redressées, la motivation à son paroxysme et l'envie de rappeler à tous ces jeunes qu'avec nous, ce serait différent. Nous arrivions en renfort et je me sentais aussi gonflée à bloc qu'une héroïne de films d'action! Toutefois ni moi ni mes collègues n'avions pu nous imaginer ou même nous préparer à ce qui nous attendait ou, plutôt, à CEUX et CELLES qui nous attendaient.

Nous avons dû, très rapidement, revenir sur terre, délaissier nos grands projets pédagogiques, nos leçons élaborées au quart de tour et constater avec tristesse que ces élèves avaient perdu toute motivation ou désir d'être présents dans cette classe. Certains élèves nous testaient dès les premières minutes, cherchant à tout prix à faire réagir et attirer l'attention. D'autres se terraient dans le plus grand des silences pour ne pas se faire remarquer ou pour se faire oublier. Dans ma grande naïveté d'idéaliste, je m'étais convaincue que ma facilité à connecter avec les jeunes me servirait, « comme dans l'temps » où je n'avais qu'à me présenter, à faire quelques blagues, à leur sourire et à leur dire que nous allions passer une superbe année ensemble. J'avais oublié que je me tenais devant un groupe d'adolescents ayant vécu les deux dernières années en pleine pandémie, vivant toutes et tous avec un bagage émotionnel plus fragile que jamais et qui, pour la majorité d'entre eux, éprouvaient de surcroît des troubles d'apprentissage ou de santé mentale divers. Pourtant, sur papier, en regardant la liste de classe et les fameux codes de difficultés des élèves, rien ne m'indiquait que je me retrouvais devant un groupe d'élèves aussi écorché, vulnérable et si près du point d'ébullition. Pour être honnête, j'avais l'impression d'avoir perdu tous mes repères.

Alors pendant environ 3 semaines, je me suis débattue contre un démon qui n'était pas le mien et malgré le peu de résultats positifs que j'obtenais, je continuais à résister à l'évidence même: aucun de ces élèves ne me faisait confiance et personne ne progressait. Aucun d'entre eux ne voulait croire que j'allais rester et je payais pour tous les enseignants qui les avaient quittés avant mon arrivée. Il a donc fallu que je mette de côté le contenu de mon cours, peu importe ce qui était attendu, et que je revienne à la base avec eux : bâtir notre relation élève-enseignant, créer un climat de classe propice au respect et à l'acceptation des autres et bien entendu, leur redonner envie d'apprendre.

Il fallait tout de même regarder les choses en face : mon seul cours de gestion de classe datait du tout début de ma formation initiale il y a plus de 20 ans. Malgré l'expérience ou de nombreuses formations, rien ni personne n'aurait pu nous outiller adéquatement à enseigner à des jeunes ayant fini leur primaire dans le salon familial devant un écran (pour ceux et celles qui le pouvaient), vivant leur transition au secondaire un an après leurs amis, car ils ont passé la première année au campus virtuel ou dans certains cas, ayant même perdu un parent, vivant leur deuil complètement isolé durant le confinement. Rien ni personne.

J'assistais donc, jour après jour, à des comportements d'évitement ou de désorganisation totale; d'agressivité envers les pairs; de départs de la classe sans avertissement ou même sans retour; à la destruction du matériel que j'avais moi-même acheté pour la dizaine d'élèves qui ne voulaient plus apporter le leur en classe; à des commentaires racistes, homophobes et haineux lancés d'un bout à l'autre de la classe; à des élèves devenant de plus en plus anxieux et qui s'absentaient davantage, jour après jour, ou, la classique, à des demandes d'attendre avant de commencer mon cours « parce qu'ils n'avaient pas fini leur jeu sur leur cellulaire » (téléphone qui, d'ailleurs, ne devait même pas se retrouver dans leurs mains au son de la cloche). J'avais l'impression d'être dans un Twilight Zone, avec la trame sonore de l'émission X-Files en arrière-plan et le scénario du film Le jour de la marmotte! Parfois, je me remémore le regard de la technicienne qui me faisait signe d'expulser des élèves de la classe et tout ce que j'arrivais à faire c'était de m'asseoir sur un pupitre, les observer et attendre, par un heureux miracle, qu'une élève leur crie de se taire. Et la direction dans tout ça, me demandez-vous? Aussi surchargée, épuisée et en mode survie que tous les autres acteurs oeuvrant auprès des élèves de l'école. Il n'y a personne à blâmer dans cette histoire : tout le monde faisait ce qu'il pouvait avec les moyens et les ressources disponibles. Des groupes comme le mien ne faisaient pas exception.

Au total, il m'aura donc fallu presque 3 mois, entre février et juin, pour bâtir des liens de confiance et de respect mutuel avec les élèves. Vous dire que j'ai enseigné selon la progression des apprentissages à tous les cours et que mes activités étaient toujours dignes d'une grande pédagogue aguerrie serait vous mentir. J'ai plutôt misé sur une approche de bienveillance et de compréhension, tout en me rappelant que nous avons toutes et tous, à notre manière, vécu ce trauma collectif. J'ai souvent fait de longs monologues dans lesquels j'expliquais à quel point il fallait s'occuper les uns des autres, qu'il ne fallait pas juger les gens et qu'au lieu de se crier par la tête, il était possible de faire valoir son opinion sans faire du mal aux autres avec nos paroles. Je me suis toujours dit que si j'étais chanceuse, peut-être qu'un ou deux élèves m'avaient réellement écoutée pendant que les autres textaient des émojis découragés à leurs amis sous leur pupitre.

Puis un jour le printemps est finalement arrivé. Pour mon groupe, il s'est peut-être pointé presque en même temps que l'été, mais au moins, cette accalmie faisait du bien. La consigne du port du masque obligatoire était maintenant levée et je découvrais avec bonheur les magnifiques sourires de mes jeunes. Je voyais aussi mes élèves utiliser les ressources d'autorégulation qu'on avait mises en place pour eux ou d'autres demander poliment à un pair d'arrêter de faire du bruit ou de parler; des filles qui n'avaient pas dit un mot depuis mon arrivée venaient s'asseoir dans la classe à l'heure du midi ou venaient me raconter leur vie; un des mes élèves ayant le plus de difficultés à gérer ses émotions venait me parler de son nouvel emploi dont il était si fier, pendant qu'une autre me jasnait de la paire de souliers beaucoup trop chère qu'elle voulait s'acheter; une élève ayant toujours refusé de faire les tâches de lecture acceptait finalement de les faire parce que nous avions eu une discussion au sujet d'une émission de télévision que nous aimions toutes les deux et que je lui lançais souvent des répliques pour la faire rire. Chaque élève présent dans ce groupe avait fait un pas en avant, aussi petit fut-il pour certains, et nous arrivions tous ensemble à la fin de l'année, au fil d'arrivée, avec un peu moins d'appréhension et le cœur un peu moins lourd.

En posant un regard plus critique sur mon retour en salle de classe, j'ai constaté que depuis mon arrivée dans ce poste de conseillère, je m'évertuais à partager de grandes théories issues de données probantes et de beaux scénarios pour aider leurs élèves sans même comprendre ce que les enseignant.es pouvaient vivre au quotidien. Quand certaines de mes anciennes collègues et amies me téléphonaient en pleurant parce qu'elles se remettaient sans cesse en question devant leur incapacité inhabituelle à rejoindre leurs élèves, je ne saisisais pas non plus la portée de leur détresse. Il m'aura fallu mettre les pieds dans le monde réel, l'expérimenter moi-même et vivre avec la crainte de ne pas être à la hauteur tous les jours pour finalement comprendre pleinement ce que mes collègues essayaient de m'expliquer depuis des mois.

Est-ce que j'ai pu tous les pousser à réussir leur année, à les motiver ou avoir un impact durable sur eux? Possiblement pas. Reconnaître que nous ne pourrions pas tous les sauver ou arriver à panser les blessures académiques et personnelles du passé de nos élèves est, à mon humble avis, la première étape d'une saine gestion de classe. Croire au contraire peut nous mener directement à l'épuisement, même si nous avons les meilleures intentions du monde. Avoir une bonne gestion de classe c'est aussi savoir demander de l'aide, collaborer avec d'autres intervenants et travailler ensemble dans l'intérêt des élèves. Sans les techniciens en comportement et leurs interventions, je n'aurais pas su quoi faire, malgré mes années d'expérience en enseignement. Nous avons dû, en équipe, accompagner les élèves, nous entendre sur des stratégies communes et nous assurer de les épauler du mieux que nous le pouvions. Nous avons une fâcheuse tendance, nous, les enseignant.es, à vouloir tout contrôler et à nous occuper de tout par nous-mêmes. Toutefois, il faut savoir se l'avouer quand l'énergie de la pile est épuisée ou qu'il ne reste plus rien dans notre boîte à outils. Il n'y a pas de honte à reconnaître que la situation est devenue hors de contrôle ou qu'elle dépasse nos compétences. Nous sommes les premiers à encourager les élèves à nous poser des questions ou à demander de l'aide, alors qu'est-ce qui nous empêche de le faire pour nous-mêmes?

Au dernier jour d'école, je leur ai tous remis une lettre personnelle que j'avais écrite à la main, en leur mentionnant les progrès qu'ils avaient faits et surtout, en leur rappelant ce qu'il y avait de plus beau en eux. Certains ont pleuré, alors que d'autres n'ont pas su quoi me dire. Une élève m'a même demandé pourquoi j'avais pris de mon temps pour leur écrire une lettre alors qu'à son avis, ils ne le méritaient pas. Ma réponse?

Parce que j'ai tellement appris d'eux et que j'étais reconnaissante d'avoir pu vivre ces derniers mois avec eux, malgré les obstacles multiples. Parce que chacun des membres de ce groupe avait grandi un peu plus et que j'avais été présente pour l'observer. Parce qu'être enseignant.e, c'est surtout une histoire de cœur: sans connexion, sans compassion et sans humilité envers les élèves, le programme ou la matière à enseigner ont peu d'importance.

Et surtout, parce que ces ados, ils sont vifs, passionnés et qu'ils m'ont fait vibrer. Tout simplement.

References

Perry, B.D., & Winfrey, O. (2021). *What Happened to You: Conversations on Trauma, Resilience, and Healing*. Flatiron Books.